

Du bon usage de la colère freudienne ¹

Jacques Sédat

28 mars 2009

Il n'y a pas de jour où la presse ne se fasse l'écho de la colère. Elle semble se développer partout, d'un bout à l'autre du monde. Depuis Obama qui s'écrie « Je m'étrangle de colère », en passant par la colère des vignerons du midi devant le projet de faire du rosé en mélangeant du vin blanc au vin rouge, jusqu'aux manifestations nationales récentes et aux longues occupations d'usines par des employés menacés de licenciement, la colère semble se généraliser et devenir un événement quotidien. Qu'en penser ? Comment chercher à comprendre le sens et la portée de ce qu'on désigne par ce terme générique, un peu trop réducteur et indifférencié, de « colère » ?

Au sens psychanalytique du terme, la colère relève d'une impulsion. Il s'agit d'une démarche émotionnelle, immaîtrisée, ce que rend bien un des termes grecs utilisé pour désigner la colère : *thumos*. Car ce terme qui signifie initialement le souffle, peut aussi servir à exprimer tout ce qui relève de la volonté, de l'intelligence ou des passions, pour exprimer enfin la colère. De même, son synonyme *kholè* (d'où a probablement été tiré *colera*) signifie d'abord le fiel, la bile, puis la colère et la haine. Ces deux termes grecs portent donc la double caractéristique de la colère : une expression physique et un état mental. La colère engage l'ensemble de l'être humain, dans son corps, dans ses affects et dans son esprit.

Les occurrences de *die Wut* dans les écrits de Freud

Dans les écrits de Freud, il n'y a pas de véritable conceptualisation de la colère et les traductions françaises ne favorisent pas ce repérage. L'allemand dispose de

¹ Conférence dans le cadre du cycle « Les souffrances et les péchés capitaux », organisé par le Carrefour culturel protestant « L'Auditoire », au Temple du Luxembourg, 58 rue Madame, 75006 Paris

deux mots, *die Wut* et *der Zorn*, pour exprimer la colère. Mais Freud n'emploie que le terme *die Wut*, et fort rarement.

Voici ce qu'écrit Freud, en 1908, dans « Caractère et érotisme anal » : « Le caractère économe peut croître jusqu'à l'avarice ; l'entêtement tourne au défi auquel se rattache aisément la tendance à l'emportement (*Neigung zur Wut* : tendance à la colère) et l'esprit vindicatif (*Rachsucht* : la passion de la vengeance). »²

Dix ans plus tard, dans « L'Homme aux loups », Freud mentionne un accès de colère chez ce dernier : « Le premier souvenir écran de notre malade, d'après lequel il aurait eu son premier accès de colère (*Wutanfall*) parce qu'à Noël il n'avait pas reçu de cadeaux, nous révèle à présent son sens le plus profond. »³ Le cadeau est ici perçu par l'Homme aux loups enfant comme l'équivalent d'une satisfaction sexuelle.

En 1931, dans un texte « Sur la sexualité féminine »⁴, Freud fait allusion au cri de colère (*Wutgeschrei*) de la fille face au clystère que lui administre sa mère.

Et enfin, dans *L'abrégé de psychanalyse*, en 1938, on trouve une dernière mention à la colère : « On observe souvent la transformation d'une agressivité entravée en autodestruction chez un sujet qui se retourne contre lui-même, par exemple, en s'arrachant les cheveux dans un accès de colère (*Wutanfall*) ou en se labourant la figure avec ses poings. »

De ces quelques occurrences freudiennes, on peut donc retenir essentiellement trois acceptions : l'incapacité d'une forme d'agressivité extériorisée, qui se retourne contre le sujet sous forme d'autodestruction ; la colère comme rage impuissante contre la mère qui exerce sa toute-puissance sur le corps de sa fille ; la frustration de ne pas être tout pour l'autre et pour les parents.

Je ne peux résister à l'envie de faire le rapprochement entre *Zorn*, l'autre terme allemand qui signifie colère, et l'écrivain Fritz Zorn qui, dans son livre *Mors*⁵ a laissé un témoignage exemplaire de son enfance, vécue sans résister, sans

² S. Freud, « Caractère et érotisme anal », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, p. 142 (GW VII, p. 204)

³ S. Freud, « L'Homme aux loups », in *Cinq psychanalyses*, PUF, 1970, p. 387 (GW XII, p. 114)

⁴ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », in *La Vie sexuelle*, PUF, p. 150 (GW XIV, p. 531-532)

⁵ Fritz Zorn, *Mors*, Gallimard, 1979

agressivité, dans l'incapacité à se mettre en colère, et où il écrit cette phrase terrible devenue célèbre : « j'ai été éduqué à mort » : une éducation parfaite...

La colère dans le processus de construction de soi chez l'enfant

Même si le terme « colère » lui-même n'est guère présent tel quel dans les écrits de Freud, dans ses observations sur le développement de l'enfant, il met nettement en évidence combien le processus de la colère entre dans la genèse de la construction de soi, comme un passage obligé pour aboutir à une véritable humanisation. Chez le jeune enfant, la colère qui s'exprime dans des réactions clastiques et destructrices constitue une étape incontournable avant qu'il ne parvienne à la transformer en un processus d'individuation et de séparation. L'enfant doit passer de l'isolement ressenti comme perte et comme désarroi, générateur de colère, à la capacité d'accepter la solitude comme condition même de la relation à autrui. La solitude, en ce sens, est le contraire de l'isolement qui est la marque d'une désocialisation et d'une perte du lien aux autres.

Cette forme de colère caractérise le comportement de l'enfant très tôt, dans la mesure où, dès son entrée dans le monde, l'enfant veut être le centre du monde et organiser le monde autour de lui, sans différenciation entre lui et sa mère, entre lui et les objets qui l'entourent.

Déjà, dans ses *Confessions*, saint Augustin s'interroge sur l'innocence de l'enfant : « Ainsi, ce qu'il y a d'innocent chez l'enfant, c'est la faiblesse de ses organes, mais son âme, non pas. » Saint Augustin emploie le mot *imbecillitas* pour exprimer la « faiblesse des organes ». Ce terme équivaut au mot allemand souvent employé par Freud : *Hilflosigkeit*, l'absence d'appui, le défaut radical d'origine, qui provoque un sentiment de détresse ou de désarroi, une absence d'arrimage dans la vie, et qui est l'une des sources de la colère.

Saint Augustin raconte pour illustrer sa réflexion une scène très forte : « Un enfant que j'ai vu, que j'ai observé, était jaloux. Il ne parlait pas encore, et il regardait fixement, pâle et amer, son frère de lait. C'est là un fait connu. Les mères et les nourrices prétendent conjurer ce mal par je ne sais quelles pratiques. Va-t-on appeler aussi innocence, quand la source du lait maternel s'épanche si abondamment, de n'y souffrir près de soi un frère qui en a tant besoin et dont ce

seul aliment soutient la vie ! »⁶ Il s'agit en réalité d'un souvenir de sa relation avec son jeune frère. Saint Augustin emploie ici le verbe latin *zelare* qui signifie aimer avec zèle. C'est cela être jaloux. La jalousie, c'est vouloir maintenir un lien fixe à l'objet d'amour.

Les pulsions égoïstes et la place unique

Dans ses recherches sur la sexualité infantile, Freud observe que l'activité psychique chez l'enfant, l'éveil du savoir et de l'intelligence, ne vient pas d'un besoin de causalité innée, mais que ce besoin, cette poussée de savoir s'éveille sous l'aiguillon de pulsions égoïstes qui mettent d'abord en jeu le corps.

Il n'y aura jamais chez Freud d'autonomie absolue de l'intellectuel par rapport à l'image de notre corps. C'est le plus souvent la confrontation avec la naissance d'un autre dans la famille qui suscite l'éveil de l'activité de penser, activité qui provient de la nécessité absolue pour l'enfant de pouvoir élaborer cette perte de la place unique qu'il avait pour ses parents. D'ailleurs, ceux qui travaillent avec les enfants voient souvent qu'entre trois et cinq ans, un enfant peut formuler cette question : mais qu'est-ce que je n'avais pas pour que mes parents aient eu besoin d'avoir mon petit frère ou ma petite sœur ? Qu'est-ce qui me manque pour que je ne puisse combler mes parents ? Tout est centré autour de l'ego grandiose de l'enfant qui organise le monde autour de lui, à partir de lui, et ne peut envisager de place pour un autre que lui. De fait, tout cela a commencé avec Caïn et Abel !

L'éveil de l'activité de penser est donc liée à la perte de cette « place unique » (*Einheitstelle*), et le premier mouvement qui l'anime est donc la haine. Haine qui est à entendre, au sens psychanalytique, non pas comme la destruction de l'autre, mais comme sa mise à l'écart, hors de sa vue. C'est la haine qui prend vraiment le statut de colère chez Freud. Freud en donne une illustration en reprenant l'expression familière de son époque : « que la cigogne l'emporte ! », puisque selon les traditions germaniques, c'est la cigogne qui était censée amener les petits-enfants. Plus récemment, un petit garçon de trois ans et demi, exprimait la même chose à sa façon, après la naissance de sa sœur : « Maman, si on mettait Julie au vide-ordure, parce que je crains qu'elle ne te donne trop de travail ! »

⁶ Saint Augustin, *Confessions*, I, VII, Belles Lettres, 1969, p. 10

C'est cette haine qui va être au départ de l'activité de penser, parce qu'il s'agit de se penser, de penser le monde des relations et de se penser dans le monde, dans une urgence vitale.

De fait, la venue d'un autre enfant, qui soulève l'éveil égoïste de notre activité de penser, fait surgir une question, la question de l'origine : d'où viennent les enfants ? *Woher die Kinder kommen* ? Cette question de l'origine n'est pas l'interrogation sur le moment de la naissance, ce n'est pas une question temporelle, mais c'est une question radicalement métaphysique, extrêmement angoissante pour les enfants : si à un moment je n'ai pas été, si je n'ai pas existé, comment puis-je exister ? En d'autres termes : sur quoi je repose, s'il y a un point vide avant ma naissance ? Où étais-je avant ma venue au monde ? C'est cela, la détresse (*Hilflosigkeit*), la privation d'un appui non seulement initial, mais originaire, qui engendre ce sentiment de désarroi, à la source de la colère impulsive.

Dès lors, toute l'activité de penser qui va tourner autour de cette question : comment me maintenir dans une place unique, alors que je n'ai pas toujours été ? Ne pas exister de toute éternité pousse l'enfant à poser la question de l'origine, même s'il ne peut jamais tout à fait se la formuler ainsi. Cette question est informulable parce que pour l'enfant, il n'y a pas de représentation possible de son néant qui aurait préexisté à sa naissance. Il ne cessera donc de se poser indéfiniment des questions qui tournent autour de ce trou sans qu'il puisse jamais le désigner comme tel. « Et pourquoi ? Et pourquoi ? » Questions incessantes qui harcèlent les parents et devant lesquelles ils restent sans réponse.

Cette question informulable est donc selon Freud un produit de l'urgence de la vie (*Lebensnot*). Et c'est la question qui va être le moteur de toute l'activité de penser de l'enfant. Cette activité de pensée a une visée essentiellement défensive, au départ : « prévenir le retour d'événements si redoutés »⁷. Autrement dit, empêcher la venue d'un autre qui viendrait le détrôner de cette place à laquelle il a droit absolument. Cette tâche assignée à la pensée, dans sa dimension défensive, laissera de toute façon une marque, durant toute notre vie : il y aura toujours du racisme à conjurer avant de pouvoir accéder à l'hospitalité de l'autre dans la

⁷ S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles (1908 c), in *La Vie sexuelle*, PUF, 1969.

pensée. Conjurer le retour d'événements redoutés - en appelant à la rescousse les cigognes ou le vide-ordure : cette trace sera toujours présente dans notre pensée. Notre pensée conserve la trace de cette pensée de l'exil intérieur, avant de pouvoir se transformer en pensée d'accueil de l'autre, en pensée de l'altérité.

Le Fort-Da : de la colère à l'autonomie

Dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud décrit un jeu auquel s'adonnait son petit-fils et qu'il a appelé le Fort-Da. Il avait observé son petit-fils Ernst Wolfgang, âgé de 18 mois, quand il était dans son lit et que sa mère s'absentait. Elle avait placé différents objets dans son lit ainsi qu'une bobine attachée aux barreaux du lit par une ficelle.

Dans un premier temps, Freud remarque que lorsque sa mère partait, il ne pleurait pas, mais il avait coutume de jeter au loin tout ce qu'il trouvait à sa portée. En même temps, il émettait avec une expression d'intérêt et de satisfaction un « o-o-o-o », fort et prolongé, qui, de l'avis commun de la mère et de l'observateur, n'était pas une interjection, mais signifiait « parti. »⁸ Ils rapprochent en effet ce phonème du terme allemand *Fort* qui signifie « loin », « va-t-en ». Dans cette expérience d'impuissance et de déplaisir, ce qui l'empêche de pleurer, c'est donc cette mise en œuvre de sa colère par sa capacité à détruire l'objet qui disparaît, sa mère. Et c'est ce mouvement de pulsion clastique que Freud appelle la pulsion d'emprise, dans un mouvement de colère et de rage impuissante contre l'indépendance de sa mère qui lui échappe. En jetant des objets, Ernst Wolfgang arrive dans un premier temps à détruire la mère absente et ainsi à se venger d'elle. L'enjeu psychique est en effet de tenter de supprimer la cause de sa souffrance, en supprimant sa mère.

Mais après le « *Fort* » clastique, destructeur, intervient une autre étape fort importante. Avec la bobine qui a été attachée par une ficelle, l'enfant va jouer à un autre jeu qui est le *Fort und Da* : lancer au loin la bobine, puis la ramener à lui, en disant « *Da* », qui signifie « voilà ». Dans cette expérience, il ne s'agit plus de destruction, de pulsion d'emprise (*Bemächtigung*, avec le terme *Macht* qui signifie puissance, force), mais il s'agit de surmonter autrement l'expérience de

⁸ « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse* (1920), Payot, 1973.

déplaisir provoquée par la mère manquante. Il restaure l'objet détruit par la pulsion d'emprise, en le faisant revenir. Et dans cette restauration de l'objet s'opère non seulement l'élaboration de l'absence de la mère, qu'on n'a plus besoin de détruire, mais surtout une élaboration psychique (*Bewältigung*), un travail sur lui-même de maîtrise psychique qui se substitue à la pulsion d'emprise. Cette maîtrise psychique, à ce moment-là, dépasse la destruction et la contrainte de répétition destructrice qui ligotait l'enfant. C'est ce que Freud appelle la pulsion d'élaboration psychique (*Bewältigungstrieb*) dans laquelle on peut non seulement élaborer l'absence de la mère, mais aussi s'absenter de la mère pour devenir seul, séparé du corps maternel, et ne plus se trouver dans un état de perte d'appui (*Hilflosigkeit*). Le terme « désarroi » pourrait traduire l'effet psychique de cette perte, cette absence d'arrimage dans la réalité à une personne sur laquelle on fonderait et on négocierait notre identité. Dans ce processus de double élaboration de l'objet et du sujet s'opère la séparation qui restitue à l'objet sa liberté.

Pour Freud, ce double mouvement n'est possible que par la pulsion de savoir, liée à l'arrachement maternel, qui produit du deux là où il n'y avait encore que du un. Or, lorsqu'une mère dit à propos de son enfant : « il me fait une grippe », elle se situe au niveau où il n'y a qu'un appareil psychique pour deux corps, dans un déni de la différence des corps et des pensées. Tel est l'état maniaque d'indifférenciation de l'un et de l'autre, qui culminera avec la jalousie paranoïaque du lien fixe à l'objet. « Je t'ai à l'œil » : formule dangereuse employée parfois par des parents qui font ainsi croire à l'enfant qu'ils connaissent ses pensées.

Le jeu du Fort-Da traduit clairement comment l'enfant parvient à dépasser la colère d'impuissance, la violence contre autrui, en le transformant en processus de séparation par rapport à autrui. Il s'agit d'un travail subjectif sur soi, à la fois physique et psychique. Et cette élaboration de soi par la pulsion de savoir (processus d'intelligence et d'abstraction⁹) ne peut se faire qu'à partir et en même temps que l'élaboration de l'image du corps, comme séparé du corps d'autrui. A corps séparés, psychés séparés. Le fou est celui qui n'habite pas son corps,

⁹ Cf. le vieux test d'intelligence Binet Simon : « J'ai deux frères et deux sœurs, Juliette, Julie, Jules et moi-même ». Le passage à l'intelligence et à l'abstraction est de pouvoir compter en s'abstrayant soi-même de la série.

marqué par des limites. Le fou a un corps-passoire où toutes les pensées peuvent entrer par effraction et où on ne peut différencier ses pensées de celles des autres. Pas de différence entre l'intérieur et l'extérieur.

La colère de l'enfant peut donc intervenir dans le processus d'humanisation, comme un passage obligé vers la construction de soi, pour sortir de l'indifférenciation d'avec la mère, qui l'empêcherait de devenir sujet.

Winnicott : la haine et destruction de l'objet

Dans une approche plus contemporaine, Winnicott prolonge et affine les découvertes de Freud, en s'appuyant sur ses propres observations cliniques. Dans un texte de 1968, « L'utilisation de l'objet »¹⁰, il montre que la haine que manifeste un enfant à l'égard de l'objet (son nourrisson, sa mère, tout ce qui n'est pas lui¹¹) représente un processus de séparation indispensable à son développement, à la construction de son monde : « Dans ce stade précoce d'importance vitale, la vitalité destructrice (feu – air ou autre) de l'individu est simplement un symptôme du fait d'être vivant et n'a rien à voir avec la colère d'un individu devant les frustrations qui sont le fait de la rencontre avec le principe de réalité. »¹²

Winnicott montre que le passage de l'objet d'abord fantasmé par l'enfant à l'objet tel qu'il est dans la réalité, se traduit par une étape où il veut détruire l'objet et où il éprouve de la haine pour lui. Mais c'est cette haine qui lui permet de se séparer de l'objet fantasmé et d'accéder à l'objet réel, d'entrer ainsi dans la réalité.

Que ce soit pour Freud ou pour Winnicott, la « colère », ou ce qu'il est convenu d'appeler ainsi, fait partie d'un processus de construction de soi, d'autonomisation, permettant à chaque sujet de trouver sa propre place dans la relation à l'autre. C'est ce que Freud résume dans *Le Déclin du complexe d'Œdipe* : « À partir de ce moment, l'individu doit se consacrer à la grande tâche

¹⁰ D W Winnicott, « L'usage de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », in *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975, p. 236

¹¹ *The first not me possession*, la « première non-possession ».

¹² D.W. Winnicott, « L'usage de l'objet », op. cit., p. 130.

de se dépendre de ses parents, sa solution seule lui permettant de cesser d'être un enfant pour devenir un membre de la communauté sociale. »¹³

Le terme qu'emploie Freud pour exprimer le fait de se dépendre des parents est *Ablösung*. Or, il est intéressant de noter que c'est ce même terme qui lui sert à évoquer la fin de l'analyse, en tant que dissolution du transfert, en tant que fin de la dépendance à l'égard d'autrui.

La déprise des parents, c'est ce à quoi résiste la solution masochiste, puisque le masochiste veut être traité comme un petit enfant en détresse, donc être maltraité comme on a maltraité ses objets. Dans l'échec de la déprise des parents, il y a une réversibilité de la maltraitance de ses parents sur soi-même. Et surtout, le vœu secret, le souhait de la solution masochiste, c'est préférer être maltraité, sans s'opposer par la colère, plutôt que d'être séparé. Nous retrouvons ce masochisme fondamental chaque fois qu'un individu négocie son existence par la dépendance à un groupe, un parti, une cause, un grand discours. Un discours par lequel on se laisse interpréter au lieu de se mettre en position d'interprète, de libre interprétation. Dans mon jargon psychanalytique, j'appelle cela la psychose hallucinatoire de la vérité.

Colère d'imputation et colère d'implication

De ces remarques psychanalytiques sur la fonction constructive de la colère dans le devenir de l'enfant, à condition qu'il n'en reste pas au stade du désarroi ou à une position masochiste, on peut élargir la réflexion à ce que peut représenter la colère chez l'adulte dans son rapport à l'humain.

On peut dégager deux formes essentielles de colère : la colère d'imputation qui rend l'autre ou soi-même responsable de ce qui nous arrive (« c'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau »), et la colère d'implication où l'on se situe en tant qu'acteur et en sujet dans un mouvement de refus, de protestation ou de révolte. Ces deux termes, imputation et implication, font écho à ce que Freud avait observé dans le comportement de l'hystérique. L'hystérique se place dans une logique d'imputation où tout ce qui lui arrive est imputé à l'autre, et non dans une

¹³ S. Freud, « Évolution de la libido et organisations sexuelles », in *Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1916-17), Gallimard, 1999, p. 427

logique d'implication, c'est-à-dire savoir reconnaître que la situation où je me trouve est en réalité la situation où je me mets. Ce que Dostoïevski exprime en un raccourci saisissant : « Ce qui nous arrive nous ressemble. » Hélas !

La colère d'imputation

La colère d'imputation est une colère destructrice, dans la mesure où elle est une décharge émotionnelle qui cherche à se retourner contre quelqu'un, trouver un responsable de ce dont on est victime. C'est ce qu'illustre la subtile analyse de la jalousie par saint Augustin et la pratique très répandue du bouc émissaire.

La première relation à l'autre est une relation de négation de l'autre, et la colère d'imputation qui cherche un responsable ou un coupable demeure dans l'aveuglement sur soi-même et dans une envie de détruire. C'est le cas du colérique ou du coléreux qui réagit impulsivement à tout ce qu'il ressent comme frustration ou agression, sans prendre en compte la place de l'autre, parce que lui-même ne se vit pas réellement comme sujet, dans la relation à l'autre et au monde. On s'en prend à l'autre aveuglément, sans élaboration, sans se poser de question sur ce qui est à l'origine de cette montée de colère.

La colère d'imputation constitue une forme d'escapisme¹⁴, une fuite de la réalité par un discours rageur ou par une tentation de détruire en guise d'action. Cette destruction peut entraîner jusqu'à des gestes mortifères, dans les cas extrêmes. Ce peut être aussi une colère stérile contre soi, qui se traduit par de la culpabilité, dans la mesure où le ressort de culpabilité pathologique, c'est ne pas oser se séparer de l'autre, d'un parti ou d'une cause, où l'on ferait l'économie d'une position subjective pour se réfugier dans l'anonymat du groupe. Rappelons que Freud différencie radicalement, dans *Le Malaise dans la culture*, ce qui relève de l'*autre* et ce qui est de l'ordre de la « compacte majorité »¹⁵, de la foule ou du *groupe*.

La colère maltraitance de soi et la colère maltraitance d'autrui traduisent l'une comme l'autre l'expression d'un désarroi (*Hilflosigkeit*), une absence d'ancrage et un refus ou une incapacité de différenciation entre soi et l'autre. Sur ce dernier

¹⁴ Terme de sociologie qui exprime la méconnaissance de sa situation réelle et la fuite dans un discours qui nie les contradictions et les conflits de l'existence. L'énoncé de ce nihiliste russe : « j'ai un amour d'autant plus grand pour l'humanité tout entière que je n'aime personne en particulier » relève de cet escapisme.

¹⁵ Expression que Freud emprunte à la pièce de théâtre de Henrik Ibsen, *Un ennemi du peuple* (1882).

point, comment ne pas évoquer ce que raconte l'ex colonel T.E. Lawrence, avec une grande lucidité, dans *La Matrice*¹⁶, quand il raconte sa décision de redevenir simple soldat dans la RAF, dans une tentative de n'être plus qu'un numéro, un matricule, une simple voix obéissant au chef. « Nous commençons à vouloir être une unité, non plus des individus. » (p. 94)... « Nous avons été si dociles au caporal Abner que nous avons oublié l'habitude de la décision. »... « Le besoin d'un maître criait très fort en nous. » (p. 107)

T.E. Lawrence explicite dans les moindres détails le masochisme de cette position de radicale désobjectivation, avec ce qu'elle implique, tout comme chez l'enfant, de désarroi et de perte d'appui : « Nous sommes désormais endurcis à l'éducation physique, et nous en éludons les âpretés... Moi, je suis désemparé jusqu'à l'après-midi. Naturellement, elle est mentale en partie, cette détresse. J'ai voulu m'assurer que tout exercice, toute exhibition délibérée du corps est une prostitution. » [...] « L'attention que je dois porter à mes bras, à mes jambes, est la part la plus amère de la facture que je paie pour l'avantage d'être engagé. » (p. 107)

Dans cet avantage d'être radicalement désobjectivé surgit le masochisme de cesser enfin d'être soi. De la colère radicale à l'égard de soi.

La colère d'implication

Mais à partir du cheminement vers l'individuation et l'humanisation, il peut y avoir un autre usage de la colère, celle qu'on peut désigner par colère d'implication. C'est une décharge d'énergie émotionnelle qui donne la capacité de s'indigner et de s'opposer, face à ce qui représente une menace contre la justice et contre l'humain. Il s'agit là d'une colère de protestation, visant à s'opposer activement contre ce qui constitue un mépris de l'autre, une non reconnaissance de l'être humain, donc un risque de déshumanisation. « *Résistance et soumission* »¹⁷, ce titre de l'ouvrage de Dietrich Bonhoeffer se situe bien dans cette problématique.

Cette colère témoigne d'une aptitude à ne plus subir l'effet du groupe, de la « compacte majorité » qu'évoque Freud. Elle est une capacité à prendre en compte

¹⁶ T.E. Lawrence, *La Matrice* (traduction Etiemble), Gallimard, 1955

¹⁷ D. Bonhoeffer, *Résistance et soumission*, Genève, Labor et Fides 1963

le point de vue de l'autre, qui passe précisément par une élaboration de sa propre subjectivation, par une individuation et une autonomisation qui s'oppose à la tentation de se réfugier dans le groupe où l'on ferait l'économie d'une position de sujet responsable ? C'est une colère qui exprime une mise en garde contre ce qui menace l'humain en nous.

Cette colère d'implication peut être illustrée par de multiples exemples. D'abord et tout simplement, on peut mentionner la colère d'un père ou d'une mère qui marquent ainsi où sont les limites au-delà desquelles un enfant se met en danger, toutes ces formes de colère, aussi empreintes d'émotion soient-elles, constituent une forme de protestation agissante.

Ces derniers temps, nous assistons aussi – et participons éventuellement - à des manifestations de colère qui suivent une logique d'implication. C'est le cas des voix qui s'élèvent pour protester contre les propos de Benoît XVI, plus soucieux d'énoncés dogmatiques déracinés de la foi, intemporels et apatrides, que d'attention éthique et d'ouverture à la réalité vécue par de nombreuses victimes du sida ou du viol. De même, la colère des employés d'entreprises qui recourent au licenciement, alors même qu'elles sont largement bénéficiaires, ne fait que suivre une logique d'implication. Je voudrais citer un dernier exemple, et non le moindre, d'une actualité brûlante : la colère et le cri d'alarme que lançait le philosophe et écologiste André Gorz, en 2007, quand il dénonçait dans son message testamentaire, avant de se suicider, la catastrophe humaine engendrée par l'emprise de la spéculation financière sur l'économie réelle¹⁸ :

Toutes ces formes de colères représentent une implication active dans la reconnaissance de soi et de l'autre, dans la capacité à prendre en compte le point de vue l'autre, une refus engagé à ne pas subir dans l'apathie (au sens d'insensibilité), dans un retrait masochiste, ce qui menace notre humanité en nous.

On peut alors parler de saine colère, comme on évoque les « saintes colères » de Moïse ou de Dieu, une colère capable de déplacer les montagnes, où l'on n'est

¹⁸ « Une industrie financière se constitue qui ne cesse d'affiner l'art de faire de l'argent en n'achetant et ne vendant rien d'autres que diverses formes d'argent. L'argent lui-même est la seule marchandise que l'industrie financière produit par des opérations de plus en plus hasardeuses et de moins en moins maîtrisables sur les marchés financiers. [...] L'économie réelle devient un appendice des bulles spéculatives entretenues par l'industrie financière. Jusqu'au moment, inévitable, où es bulles éclatent, entraînent les banques dans des faillites en chaîne, menaçant le système mondial de crédit d'effondrement, l'économie réelle d'une dépression sévère et prolongée. » Propos cités par Olivier Mongin, dans *Esprit*, mars-avril 2009, p. 220.

plus seulement dans ce que Freud appelait la docilité de « l'attente croyante », mais dans une disposition déterminée à ne pas se résigner, à ne pas subir, lorsque l'humanité de l'homme est en jeu. Il faut oser entendre la colère de Léon Bloy dans ses paroles terribles qui nous atteignent tous : « Heureusement pour les pauvres qu'il y a les pauvres. »

Pour conclure, c'est dans la mesure où l'on accepte d'être séparé des « masses compactes » qu'on peut se mettre en position active de libre interprétation des grands discours, qu'on peut s'engager comme sujet dans une logique d'implication, dans une colère d'imputation, et oser, comme l'énonce saint Jean de la Croix : « vivre sans appui ni assise, et pourtant appuyé ».

Jacques SÉDAT
Psychanalyste
36 rue Pierre Sémard 75009 Paris
j.sedat@wanadoo.fr